

Architecture de réseau vs géométrie de la séparation Architecture of Network vs. Geometry of Separation

Lina Malfona

Number 86, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80056ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions esse

ISSN

0831-859X (print)

1929-3577 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Malfona, L. (2016). Architecture de réseau vs géométrie de la séparation / Architecture of Network vs. Geometry of Separation. *esse arts + opinions*, (86), 6–13.

Architecture



**Lina
Malfona**

de la

**Hugh Broughton Architects
& AECOM**

*Halley VI British Antarctic
Research Station, 2005–2012.*

Photo : © James Morris

séparation

de

réseau

vs géométrie

Si les processus de connectivité s'intensifient aujourd'hui à l'échelle planétaire jusqu'à prévaloir, en apparence du moins, sur les frontières à la fois physiques (comme la Grande Muraille de Chine ou la Ligne verte à Chypre) et psychologiques (comme les barrières idéologiques posées par la censure, la religion et la xénophobie), la géographie mondiale présente encore de profondes divisions. Autrement dit, et pour emprunter une image plus parlante, le globe reste parcouru de failles profondes, à l'instar du *Grande Cretto*¹, célèbre œuvre de land-art réalisée par Alberto Burri à Gibellina, en Sicile.

À l'ère de l'omniprésence extraspatiale et extratemporelle du Web, nous assistons encore à un conflit entre deux modèles mondiaux : l'un fondé sur la notion de *mur*, conçu comme un instrument de fragmentation, de ghettoïsation et de division ; l'autre sur la notion de *réseau*, grâce au développement d'un nouvel espace virtuel où connectivité et continuité spatiotemporelle sont maîtres. La situation est paradoxale : d'un côté, la carte du monde est marquée par de profondes fissures – limites physiques, frontières, murs... De l'autre, le monde apparaît comme un réseau de lieux connectés, où la ville a perdu son rôle d'*accumulateur*. En effet, les exigences de compétitivité et d'efficacité, associées à une logique d'entrepreneuriat, incitent les municipalités à se comporter comme des sociétés privées pour attirer les investisseurs, tandis que le besoin d'espace pousse les entreprises à choisir la périphérie des zones urbaines. Les villes s'éparpillent donc en différents agrégats – chacun doté d'une activité spécifique – et l'espace public se concentre dans des arénas ou des stades, des centres de bien-être, et des complexes gigantesques dédiés aux congrès, expositions et foires, selon un modèle d'isolation physique et de connexion virtuelle. Il existe en outre un

autre genre d'espace consacré aux relations sociales – l'espace *post-public*², où la puissance d'Internet est centralisée : plateformes technologiques privées, technopôles, sièges sociaux des géants du Web, universités, centres de recherche où vivent et travaillent les inventeurs.

Un tel réseau peut être représenté sous la forme d'une carte où ces plateformes sont mises en relation avec les routes aériennes qui les relient. Les frontières physiques, politiques, idéologiques et architecturales – où se matérialise l'idée de conflit – peuvent être quant à elles illustrées par un organigramme du monde qui montre les lieux d'exclusion, avec des points indiquant les zones d'affrontements.

On pourrait aussi composer une carte globale – constituée de points (*les nœuds de connexion*) et de traits (*les lignes de séparation*) – révélant les tensions entre l'omniprésence d'Internet et l'existence des barrières physiques. Il s'agirait d'une projection figurative, à la manière des œuvres d'Alighiero Boetti³, qui mettrait en lumière un nouveau paradigme dans l'étude de l'espace social, conçu désormais comme un lieu à la fois physique et virtuel.

Dans le second modèle mondial évoqué ci-dessus, le globe est appréhendé sous la forme

d'un *réseau*, un système de connexions fluides et continues. Ce modèle a rapidement été adopté en tant qu'expression d'un nouveau paradigme démocratique, grâce au développement de trois composantes de l'ère postindustrielle : la mondialisation, l'industrie de l'informatique et Internet⁴. Pourtant, le modèle relationnel de la métropole transformée en territoire sans

1 — Cretto signifie « terrain crevassé et aride ». L'œuvre commémore la destruction, par un tremblement de terre, de la ville italienne de Gibellina.

2 — Daniel Van der Velden, Katja Gretzinger et coll., « Hybridity of the Post-Public Space », *Open*, n°11 (2006), p. 112–123.

3 — Les planisphères et les alphabets d'Alighiero Boetti explorent la notion de classification et le principe des listes en tant que système d'écriture.

4 — Lina Malfona, « La Critica in rete (La critique en ligne) », *Riti di passaggio dell'architettura italiana contemporanea*, dans F. Purini et L. Malfona (dir.), *Rassegna di Architettura e Urbanistica*, numéro spécial, n°133 (janvier 2011), p. 94–107.

Internet est peut-être un symbole de liberté, de mondialisation, mais ses points de convergence physiques sont-ils véritablement des espaces de liberté ?

frontières, et caractérisée par une interrelation des connexions réelles et virtuelles, n'a pas encore fait ses preuves.

La naissance du Web a introduit un changement dans la relation entre la ville et sa topographie urbaine ; en fait, le réseau qui regroupe les centres financiers internationaux, les multinationales, les sites industriels, les entreprises d'informatique et les producteurs de logiciels ou de services en ligne constitue une cité mondiale dont les composantes sont réparties sur divers circuits transnationaux. Il est intéressant d'analyser la nature des nœuds de connectivité, de ces points de jonction où les réseaux perdent leurs propriétés en devenant les centres de contrôle du système réticulaire, car c'est précisément dans ces plateformes physiques et virtuelles que le conflit entre connexion et séparation, implicite en architecture, nous apparaît plus clairement.

Les nouveaux modèles architecturaux semblent inspirés d'Internet : pensons notamment aux tout derniers sièges sociaux des géants du Web. C'est dans la Baie de San Francisco et Silicon Valley, en particulier, que se trouve la plus grande concentration de ces centres stratégiques, dont la construction n'est pas encore achevée dans la plupart des cas. Ces projets en cours de réalisation révèlent possiblement de nouvelles façons de concevoir les espaces destinés à la « classe créative⁵ » ; cela reste à vérifier. La question qui se pose est la suivante : Internet est peut-être un symbole de liberté, de démocratie et de mondialisation, mais ses points de convergence physiques sont-ils véritablement des espaces de liberté ? Les centres de contrôle et de pouvoir technologiques ne sont-ils pas, au contraire, des *forteresses* autoréférentielles ? À y regarder de plus près, les principaux lieux de production et de consommation du Web s'inscrivent dans un système réticulaire où les plateformes stratégiques de la technologie constituent également des zones fortifiées. Ainsi, le réseau en ligne des principaux instituts de recherche, des technopôles et des lieux de production du savoir à travers le monde pourrait bien incarner, dans les faits, une vision néocolonialiste, si l'on considère les théories de Manfredo Tafuri sur les aspects technocratiques de l'économie américaine⁶. À l'heure actuelle, les projets de ces bâtiments ne sont plus confiés à des designers d'intérieur, mais à des architectes de renom. C'est par exemple Frank Gehry qui dessine le nouveau site du géant Facebook, annoncé comme le plus vaste bureau à aire ouverte au monde, tandis que Foster + Partners conçoit le futur bâtiment d'Apple, version fantaisiste de la soucoupe volante.

Parallèlement, selon notre premier modèle, le monde apparaît sous forme de *cretto*, sillonné de murs épais et difficiles à démolir : un territoire global façonné par des barrières concrètes et virtuelles, des frontières et des douanes. Ces lignes de démarcation présentent de nombreuses configurations et typologies⁷. Ce sont parfois des frontières physiques qui sont elles-mêmes source de conflits, comme la rivière Hussuri située entre la Chine et la Russie ; ce sont aussi

des lieux d'exclusion et des frontières contestées, comme celle qui sépare la Corée du Nord et la Corée du Sud, ou la Ligne verte à Chypre, citée par le poète Michalis Pieris dans son recueil *Métamorphoses des villes*. Dans cette catégorie figurent aussi les lieux publics qui sont le théâtre d'affrontements politiques, tels que la Place Tahrir au Caire ; les secteurs interdits et zones militaires ; ou les murs dotés d'une signification symbolique. N'oublions pas les barrières idéologiques, qui peuvent s'avérer aussi efficaces que des murs (la censure chinoise, par exemple), les enceintes ségrégationnistes qui isolent certaines communautés, et des murailles comme le mur antique d'Aurélien à Rome, autrefois habitable.

De nombreux artistes travaillent à la possible transformation des *espaces de séparation*. Dans certains cas, des gens s'associent aux concepteurs pour tenter de faire de ces derniers des *espaces d'inclusion*, par exemple, dans un village à proximité de Tel Aviv filmé par Amos Gitai pour son long métrage *Ana Rabia* (2013) : une frontière le long de laquelle se côtoient des communautés différentes, mais capables de communiquer. Des architectes, des artistes et des photographes – parmi lesquels Eyal Weizman⁸, Alfredo Jaar, Teddy Cruz, Bansky, Guy Delisle, Fred Lonidier et Josef Koudelka – se sont mesurés à des frontières célèbres, depuis le mur de Tijuana, séparant le Mexique et les États-Unis, au mur de béton édifié le long de la rive occidentale du Jourdain, qui marque la frontière entre Israël et la Palestine sur plus de sept-cents kilomètres.

Alfredo Jaar élabore notamment une œuvre exemplaire, à la fois comme artiste et comme architecte, en dénonçant les mesures militaires destinées à empêcher les travailleurs immigrants de traverser les frontières. Car si le pouvoir de la mondialisation a invalidé la notion même de frontière, des gens meurent encore en essayant de les franchir. Son installation *The Cloud* (2000) est un monument éphémère dédié à la mémoire de ceux qui ont ainsi perdu la vie à Tijuana.

L'activiste Fred Lonidier s'est également intéressé au mur de Tijuana, en photographiant des structures de surveillance, des topographies désordonnées, des travailleurs et des migrants qui tentent de traverser la frontière. Il a notamment participé à l'exposition *inSite_05 San Diego/Tijuana transborder mobile archive project* (2005), organisée par Ute Meta Bauer et commissariée par Osvaldo Sanchez. La mission de cette « archive transfrontalière » était de créer des liens entre les militants, les créateurs et les chercheurs à San Diego et à Tijuana, des deux côtés de la frontière, en les invitant à échanger des archives. Mais le projet a également permis de faire connaître ces œuvres à divers publics et visiteurs : des unités mobiles proposaient des événements, des discussions, et des projections de films dans plusieurs localités. Les expositions fixes abordaient un éventail de thèmes : travail, migration, droits humains, identité et culture des jeunes dans la région frontalière ; le tout à travers une combinaison de textes, livres, cartes postales et photographies, films, vidéos et



ressources en ligne. Selon Sanchez, ce projet a permis de rendre plus visibles à la fois les similarités structurelles des régions frontalières et leurs spécificités.

Sans aucun doute, la *cité globale* est le terrain de jeu où se déploie un nouveau paradigme pour la conception d'espaces publics au-delà de la *piazza*. D'après le juriste Stefano Rodotà, auteur du livre *Tecnopolitica*⁹, le processus a commencé avec le « village global » de Marshall McLuhan, qui introduisait une relation forte entre le monde virtuel et l'espace urbain. Par la suite, de nouvelles métaphores urbaines – telles que l'agora technologique¹⁰, la place télématique (*telematic square*) et la cité virtuelle – ont proposé une sorte de correspondance entre les deux notions. Qui plus est, le nouveau monde des communications globales s'inspire à la fois de l'organisation spatiale et temporelle de la cité ; le terme *agora* se réfère d'ailleurs à un modèle de démocratie directe.

Parmi les analogies entre l'espace numérique et l'espace réel, la métaphore de l'autoroute virtuelle (que l'on emprunte pour naviguer sur Internet) suggère un nouveau modèle de nomadisme, relativement éloigné de la notion de village global : l'image évoque l'idée d'un voyage sans fin. Dans le domaine artistique, ce concept correspond aux dernières innovations de l'architecture mobile, où les bâtiments sont conçus comme des structures innovantes, adaptables, amovibles et aisément transportables. En témoignent les créations récentes d'Atelier Bow-Wow (telles que le restaurant mobile *Limousine Yatai*,

2003), Hugh Broughton (*Halley VI*, la station de recherche scientifique en Antarctique, 2005) et LOT-EK (*MDU, Mobile Dwelling Unit*, 2003). Parallèlement, l'architecture des installations de secours, des cockpits ou voitures habitables, et des abris temporaires illustre une vision nouvelle et plus dynamique du logement, reprenant les concepts d'ubiquité et d'instantanéité caractéristiques d'Internet.

À ce stade, la cité virtuelle a adopté les lois et les règles de la cité physique, au point que celle-ci, en se regardant dans le miroir, contemple son alter égo électronique. Cependant, le monde virtuel a besoin de lieux physiques, et ceux-ci s'apparentent plus souvent à des lieux fermés

LOT-EK

Mobile Dwelling Unit, 2003.

Photo : permission de | courtesy of Walker Art Center, Minneapolis

5 — Richard Florida, *L'ascesa della nuova classe creativa. Stile di vita, valori e professioni*, Milan, Mondadori, 2003.

6 — Manfredo Tafuri, « Lavoro intellettuale e sviluppo capitalistico », *Contropiano* n° 2 (1970), p. 241–281.

7 — Claude Quétel, *Muri*, Turin, Bollati Boringhieri, 2013.

8 — Eyal Weizman, *A Civilian Occupation: The Politics of Israeli Architecture*, Londres et New York, Verso Books, 2003.

9 — Stefano Rodotà, *Tecnopolitica*, Rome et Bari, Laterza, 1997.

10 — Simon Nora et Alain Minc, *L'informatisation de la société*, Paris, Seuil, 1978.

Alfredo Jaar

The Cloud, Valle del Matadar,
Tijuana-San Diego, frontière U.S.A.-
Mexico border, 2000.

Photo : permission de l'artiste | courtesy of
the artist



qu'à des espaces libres et ouverts. S'il est vrai que nous vivons dans une ère *post-cité*¹¹ où le concept de territoire en tant qu'espace délimité tend à s'estomper, il est également vrai que la réalité matérielle des territoires architecturaux est difficile à démanteler, ou à dépasser. Puisque le modèle de connexion globale ne peut se soustraire à la matérialité de l'architecture – selon Manuel Castells, la ville est connectée sur le plan mondial, mais déconnectée sur les plans local, physique et social¹² –, nous pouvons simplement tenter de déconstruire la notion de frontière en tant que mur, en travaillant à conceptualiser ce mur sous la forme d'une membrane – c'est-à-dire une zone de contact, une frontière multiple et hétérotopique, similaire aux limites poreuses des pratiques artistiques. En effet, le monde de l'art n'est pas une sphère isolée et autonome, définie par une matrice interne ; ses limites peuvent au contraire s'infléchir pour mettre en œuvre un équilibre instable entre des forces différentes et souvent opposées.

L'architecture est après tout un art controversé, oscillant entre la nécessité de construire des murs destinés à délimiter l'espace et à le diviser, et sa vocation de concevoir des espaces où les êtres humains puissent se sentir libres : un monde où ces murs, au lieu de constituer des *démarcations*, fondent véritablement des lieux d'origine. ●

Traduit de l'anglais par **Emmanuelle Bouet**

¹¹ — Joshua Meyrowitz, *Oltre il senso del luogo. L'impatto dei media elettronici sul comportamento sociale*, Bologne, Baskerville, 1994.

¹² — Cité dans Francesco Moschini, « Roma verso sud », *Anfione e Zeto*, n° 24 (2012), p. 122.

Architecture of Network vs. Geometry of Separation

Lina Malfona

Indeed, the world of art is not a separate and autonomous sphere, defined by an internal matrix; rather, its borders are deformable in order to trigger an unstable equilibrium between different and often opposing forces.

Although the mechanisms of intense global connections appear to be prevailing over both solid physical boundaries—such as the Great Wall of China and the Green Line in Cyprus—and virtual limits—such as ideological barriers posed by censorship, religion, and xenophobia—the world’s geography still appears to have deep divisions. In other words, to use stronger imagery, the globe is still marked by deep cracks, just like Alberto Burri’s famous land art work in Gibellina, Sicily, known as *Cretto*.¹

In the era of the extra-spatial and extra-temporal pervasiveness of the World Wide Web, we are still witnessing conflict between two world models: one based on the concept of the *wall*, intended as a device producing fragmentation, ghettoization, and division; and one based on the concept of the *network*, in reference to the development of a new kind of virtual space based on connection and space-time continuity. Therefore, on the one hand the world map is marked by deep lines of separation—physical boundaries, frontiers, walls, and so on. On the other hand, the world appears as a network of connected places in which the city has lost its role of *accumulator*. As a matter of fact, the demands of competitiveness and efficiency, combined with the logic of entrepreneurialism, make cities as if they are corporations in order to attract investments, while the need to occupy large areas requires enterprises to locate outside the city centre. Therefore cities are splitting into different clusters—each one with a specific activity—and public space is being concentrated in large arenas, wellness centres, and huge spaces for meetings, expositions, and fairs, following a model of physical isolation and virtual connection. Furthermore, a different kind of space is destined for social relations—the *post-public space*,² in which the power of the Internet is concentrated. Post-public space is made up of private hubs of technological power, techno poles, headquarters of Internet giants, universities, and research centres where inventors live and work. This network can be visualized on a map that puts the above-mentioned hubs in relation to the air routes that connect them. Physical, political, ideological, and architectural borders—intended as places where conflict is materialized—act as a counterpart to this map by creating a sort of diagram of the world that shows places of exclusion. According to this perspective, the squares where clashes happen can also be considered to be points on the map.

These considerations can be visualized in a global map composed of points (*connection nodes*) and segments (*separation lines*) that unveil the conflict between the pervasiveness of the Internet and the existence of physical barriers. This diagram provides a figurative projection that resembles Alighiero Boetti’s artworks.³ Moreover, these considerations outline a new paradigm in the study of social space, intended as both a physical and a digital space.

In the second world model mentioned above, the globe is understood as a *network*, a system of continuous, fluid connections. This model was quickly established as the expression of a new democratic paradigm, thanks to the development of three components of the post-industrial era: globalization, the ICT economy, and the Internet.⁴ However, the relational model of the metropolis as a boundless territory, dominated by the interplay between real and virtual connections, still needs to be verified.

¹ — *Cretto* means fissured and arid land, in reference to the artist’s land art work created as a memorial to the Italian city of Gibellina, which was destroyed by an earthquake.

² — See Daniel Van der Velden, Katja Gretzinger, Matthijs Van Leeuwen, Matteo Poli, and Gon Zifroni, “Hybridity of the Post-Public Space,” *Open 11* (2006): 112–23.

³ — Alighiero Boetti’s planispheres and alphabets explore the issues of classification and the list mode as a system of writing.

⁴ — See Lina Malfona, “La Critica in rete (Online Criticism)” in *Riti di passaggio dell’architettura italiana contemporanea*, ed. F. Purini and L. Malfona, special issue, *Rassegna di Architettura e Urbanistica* 133 (January 2011): 94–107.

The birth of the World Wide Web introduced a change in the relationship between the city and its urban topography; in fact, the network of global financial centres, multinationals, industrial sites, computer-technology companies, and manufacturers of software and online products constitutes a global city, made up of fragments located on various transnational circuits. What is interesting is the nature of the nodes, the points at which the networks lose their properties by becoming the control centres of the reticular system. It is precisely in these real and virtual hubs that the conflict—implicit in architecture—between connection and separation may be grasped.

New architectural models seem to be introduced by the Internet: consider, for instance, the designs for the new headquarters of the Internet giants. The new centres where the power of the Internet is concentrated (San Francisco Bay and, in particular, Silicon Valley) offer the largest collection of buildings of this kind—are still under construction; projects and partial realizations seem to bring out new perspectives in designing spaces for the “creative class,”⁵ but it is necessary to verify this position. The question is: Even if the Internet is a metaphor for freedom, democracy, and globalization, are the physical nodes of the Internet real spaces of freedom? Or, rather, are these centres of technological control and power a kind of self-referential *stronghold*? On closer inspection, the main centres related to production and consumption of the Internet are materialized as a reticular system of hubs of technological power but also an example of fortified areas. Therefore, the network of the main research institutes, technopoles, and worldwide centres of knowledge production related to the Internet could be intended as the realization of a sort of neo-colonialist thinking, if we take into account Manfredo Tafuri’s theories about the technocratic aspects of the American economy.⁶ Right now, these building projects are moving from interior designers’ offices to those of world-renowned architects. Frank Gehry, for instance, is currently designing the new campus for social media giant Facebook, which claims that it will be the largest open-plan office in the world, and Foster + Partners is designing Apple’s new campus, which looks like a whimsical flying saucer.

In the second model, the world is understood as a *cretto*, marked by thick, hard-to-demolish walls; a world carved up by real and virtual barriers, boundaries, and customs. The lines of separation display many configurations and typologies.⁷ Among them are physical boundaries that are causes of conflict, such as the Ussuri river, on the border between China and Russia; and places of exclusion and contended borders, such as that between North and South Korea and the Green Line in Cyprus, mentioned by Michalis Pieris in his collection of poems *Metamorphoses of Cities*. In this category are also public spaces where political clashes occur, such as Tahrir Square in Cairo; forbidden places such as military areas; and walls with symbolic meaning. Consider also ideological barriers, which can operate as walls (think of Chinese

censorship), segregation enclosures such as gated communities, and city walls such as the ancient inhabitable Aurelian Walls in Rome.

Many artists work on projects aimed at sensing the signs of a possible overturning of *spaces of separation*. There are situations in which people form alliances with designers in an attempt to transform these spaces into *places of inclusion*. This happened in a village in the vicinity of Tel Aviv—filmed by Amos Gitai in the movie *Ana Rabia* (2013)—a boundary along which different, yet communicating, identities live together. Architects, artists, and photographers—such as Eyal Weizman,⁸ Alfredo Jaar, Teddy Cruz, Banksy, Guy Delisle, Fred Lonidier, and Josef Koudelka—have pitted their skills against well-known boundaries: from the wall between Mexico and the United States in Tijuana, to the concrete wall in the West Bank between Israel and Palestine that is more than seven hundred kilometres long.

Alfredo Jaar, through his work as both an architect and an artist, has been exemplary in denouncing the military measures designed to prevent immigrant workers from crossing borders. In fact, although the power of globalization has invalidated the very concept of a boundary, people still die simply trying to cross borders between two countries. Jaar’s installation *The Cloud* (2000) is an ephemeral monument in memory of those who lost their lives trying to cross the border at Tijuana.

Activist Fred Lonidier has also investigated the Tijuana wall by framing surveillance structures, unruly topographies, and migrants’ and workers’ crossings. In particular, he participated in the exhibition *inSite_05 San Diego/Tijuana transborder mobile archive project* (2005), organized by Ute Meta Bauer and curated by Osvaldo Sanchez. The task of the Transborder Archive was to form connections among activists, practitioners, and researchers in San Diego and Tijuana, on both sides of the border, by creating an exchange between their respective archives. However, the project also made these works known to various audiences and visitors: mobile units held events, discussions, and film screenings in the locations that they visited. The stationary exhibitions covered such topics as work, migration, human rights, and questions of identity and youth culture in the border region, through a combination of texts, books, postcards, photographs, films, videos, and online resources. According to Sanchez, the Transborder Archive served to make the structural similarities and specific differences of border regions more visible.

Without a doubt, the *global city* is the playground where a new paradigm is emerging for designing public spaces beyond the *piazza*. According to jurist Stefano Rodotà, who wrote the book *Tecnopolitica*,⁹ the process started with Marshall McLuhan’s “global village,” which introduced a strong relationship between the virtual world and the urban space. Then, new urban metaphors, such as the technological agora,¹⁰ the telematics square, and the virtual city, proposed a kind of correspondence between

Ute Meta Bauer & Osvaldo Sanchez
inSite_05 San Diego/Tijuana
 Transborder Mobile Archive Project,
 Tijuana, 2005.
 Photo: © Fred Lonidier

the two terms. Moreover, the new world of global communications has been inspired by both the spatial and the political organization of the city; in fact, the term *agora* refers to a model of direct democracy.

Among the analogies for digital and real space, the metaphor of the *e*-highway, which allows for navigation on the Internet, introduces a new model of nomadism, quite remote from the concept of the global village. It conveys the idea of an endless trip without a landing place. In the field of the arts, this concept can be found in the latest developments of *mobile architecture*, which conceives of buildings as innovative, adaptable, removable, and easily transportable structures. Think of the recent creations of Atelier Bow-Wow (such as the mobile restaurant *White Limousine Yatai*, 2003), Hugh Broughton (*Halley VI*, the scientific research station in Antarctica, 2005) and LOT-EK (*MDU, Mobile Dwelling Unit*, 2003). Furthermore, architectures for emergency facilities, cockpits, and inhabitable cars, space stations, and temporary shelters display a new dynamic idea of dwelling, connected with the concepts of ubiquity and instantaneity adopted from the Internet.

At this stage, the virtual city has handed its rules and regulations over to the physical city, so the real city watches itself in the mirror and

sees its electronic alter ego. However, the virtual world needs its physical places, which are becoming more and more like enclosures than free and open places. If it is true that we live in a *post-city age*¹¹ in which the concept of territory, intended as a delimited space, is increasingly evanescent, it is also true that the corporeality of architectural territories is hard to demolish or overcome. Given that the model of global connection cannot forgo the corporeality of architecture—Manuel Castells speaks about a city that is globally connected and locally, physically, and socially disconnected¹²—we can only try to deconstruct the vision of a border intended as a wall by working on a conceptualization of the wall itself as a membrane, that is, as a zone of contact, a multiple and heterotopic boundary, similar to the light edge between the arts. Indeed, the world of art is not a separate and autonomous sphere, defined by an internal matrix; rather, its borders are deformable in order to trigger an unstable equilibrium between different and often opposing forces.

After all, architecture is a controversial art, suspended between the need to build walls, divisions, and enclosures and its vocation for designing spaces in which human beings can feel free, as if walls were not spaces of *limitation*, but a place of *origin*.

5 — See Richard Florida, *L'ascesa della nuova classe creativa. Stile di vita, valori e professioni* (Milan: Mondadori, 2003).

6 — See Manfredo Tafuri, "Lavoro intellettuale e sviluppo capitalistico," *Contropiano* 2 (1970): 241–81.

7 — See Claude Quétel, *Muri* (Turin: Bollati Boringhieri, 2013).

8 — See Eyal Weizman, *A Civilian Occupation: The Politics of Israeli Architecture* (London and New York: Verso Books, 2003).

9 — Stefano Rodotà, *Tecnopolitica* (Rome and Bari: Laterza, 1997).

10 — See Simon Nora and Alain Minc, *L'informatisation de la société* (Paris: Seuil, 1978).

11 — See Joshua Meyrowitz, *Oltre il senso del luogo. L'impatto dei media elettronici sul comportamento sociale*, trans. N. Gabi (Bologna: Baskerville, 1994).

12 — Quoted in Francesco Moschini, "Roma verso sud," *Anfione e Zeto* 24 (2012): 122, n.24.



TransBorder Mobile Archive at the Centro Información de Trabajadoras y Trabajadores in Tijuana.